

Nº 3 | Octubre 2006 | LEÇON INAUGURALE DU COURS 2006-2007 DE L'UOC

Apprendre à vivre ensemble

Par Mustapha Cherif
Philosophe et professeur à l'Université d'Alger

Présentation

Imma Tubella, présidente de l'UOC

Contrepoint

Xavier Rubert de Ventós, professeur à l'UOC

Présentation

La première condition pour la paix

Imma Tubella

J'ignore si quelqu'un s'est déjà demandé s'il existe une intention derrière la décision d'inviter un intervenant ou un autre aux conférences inaugurales des universités. En vérité, je n'en sais rien, et je peux uniquement parler de mon expérience. En effet, il me semble que la personnalité, la pensée et l'action du professeur Cherif, synthétisées dans sa ténacité militante afin que les cultures de la Méditerranée raisonnent et communiquent entre elles, sont une claire métaphore du chemin que je souhaiterais que prenne l'UOC : celui du dialogue, de la tolérance, de l'ouverture au monde et du reflet de la diversité au sens large. Et tout cela, comme dans le cas du professeur Cherif, accompagné d'une forte dose de chaleur et de force, d'engagement et d'enthousiasme.

Nous savons qui nous sommes et où nous allons. C'est pour cela que nous pouvons nous ouvrir au monde et proposer des plates-formes de coopération et de dialogue sans perdre notre identité dans cette ouverture ni nous éloigner du chemin qui nous a été assigné : offrir un enseignement de qualité proche des étudiants et tenant compte des besoins sociaux et culturels de notre pays.

Au cours de sa conférence, le professeur Cherif a cité Raymond Lulle, qui tenta de comprendre l'islam sans y parvenir totalement. Il n'en admire pas moins ses actions visant au dialogue à une époque où les différences se résolvait au fil de l'épée. Il serait merveilleux qu'à l'heure actuelle l'entente entre les peuples passe par la connaissance et la parole, et qu'ils apprennent à vivre ensemble.

L'islam ouvert et tolérant du professeur Cherif et ses efforts pour résoudre les malentendus et libérer des humiliations s'inspirent de l'Andalousie créative et tolérante des ^{XI}e et ^{XII}e siècles, où les grands théologiens des trois monothéismes furent capables de dialoguer et de vivre ensemble en toute liberté, ainsi que de la pensée et des actions tournées vers le dialogue de Raymond Lulle. Le professeur Cherif souhaite donner une vision différente de peuples très souvent associés aux migrations, c'est-à-dire de peuples déracinés de leur passé, de leur histoire,

de leur dignité. Des peuples sous-développés fortement exposés au racisme et que Jacques Berque, traducteur du Coran et professeur au Collège de France, dénommait avec bon sens les « sous-analysés et les sous-aimés ». Des peuples sous-analysés et sous-aimés par ces fabricants de consensus que sont les médias et par l'eurocentrisme de nombreux, trop nombreux, soi-disant intellectuels et faiseurs d'opinion.

Nous sommes toujours surpris de reconnaître et de découvrir une partie de nous-mêmes chez des peuples qui, jusqu'à un moment donné, nous étions étrangers. Lorsque je lis, dans l'œuvre du professeur Cherif, les efforts déployés pour articuler le personnel et le collectif, je garde présent à l'esprit que nous, le peuple Catalan, nous avons pu nous sentir colonisés et que nous devons également retrouver notre liberté et reconstruire et redéfinir notre identité.

Modernité dans l'authenticité, disait Averroès. Modernité et tradition, affirme Cherif. Tous deux sont concernés par la dialectique entre l'être et le devenir. Selon le professeur Cherif, l'avenir des peuples dépend de la validité du sens qu'ils accordent à la relation à « l'autre différent ».

Dans le cadre de la relation à cet « autre différent », il est essentiel d'apprendre à vivre ensemble. Jean Louis Vives, que le professeur Cherif cite également, déclare dans son excellent traité intitulé *À propos de la concorde et de la discorde du genre humain* que la première condition à la paix est la volonté de parvenir à l'atteindre.

Notre invité ayant cité Lulle et Vives, ce que j'ai particulièrement apprécié, je voudrais à mon tour terminer par une sourate du Coran qui me semble fournir d'une certaine manière une piste vers la proposition d'apprendre à vivre ensemble : « Nous avons fait de vous de races, des tribus, afin que vous puissiez vous connaître les uns les autres. » (XLIX.13)

Imma Tubella
Présidente de l'UOC

article

Leçon inaugurale du cours 2006–2007 de l'UOC

Apprendre à vivre ensemble

Mustapha Cherif

Resumé

Le nouvel ordre mondial vit une grave crise générant intolérance, injustices et souffrance. Cette situation doit être redressée depuis trois dimensions : la logique, la justice et le sens. Il est nécessaire de s'ouvrir aux autres peuples et de créer des relations qui dépassent les différences et tendent vers des valeurs universelles communes tenant compte de ces trois dimensions. La vérité ne réside pas dans un peuple ou un autre, mais dans le rapport qui s'établit entre eux. La logique et le sens, la raison et la religion, ne sont pas des concepts opposés. Ils doivent au contraire se compléter, mais sans être confondus.

Selon l'auteur, trois aspects de la mondialisation sont particulièrement préoccupants, car source de déstabilisation à l'échelle mondiale. Premièrement, la mondialisation est associée non seulement à la sécularisation des peuples, mais également à la perte de spiritualité et de valeurs. Deuxièmement, elle entraîne la dépolitisation de la société, qui tient de moins en moins compte des peuples et des individus qui la composent et se soumet aux intérêts des systèmes régissant les capitaux. Le troisième aspect inquiétant de l'ordre mondial actuel englobe l'obstruction de la possibilité de penser, et de penser différemment, l'absence de l'interculturel et de l'interdisciplinarité, et la dévitalisation des sciences humaines et sociales.

Dans ce contexte, les individus et les peuples sensés, réfléchis et raisonnables ne doivent pas céder à la dérive et au désordre mondial, car c'est l'avenir du monde qui est en jeu. Dans ce sens, les peuples méditerranéens ont un rôle important à jouer dans la création d'un monde nouveau où les peuples puissent s'ouvrir les uns aux autres et établir des relations harmonieuses du point de vue de la logique, de la justice et du sens.

Mots clés

justice, sens, dialogue, uniformisation, modernité, valeurs, interculturel

Abstract

The new world order is an unpredictable path creating intolerance, injustice and unhappiness. This situation must be remedied by means of three different perspectives: logic, justice and meaning. It is necessary to open up to other peoples, creating relationships that overcome differences, containing common universal values in which these three dimensions are taken into account. The truth does not lie in one people or another, but rather in the relationship between them. Logic and meaning, reason and religion, are not opposites, but should instead complement each other, although without confusing one with the other.

According to the author, there are three aspects of globalisation that are of particular concern due to the destabilisation that they involve in international terms. The first is that globalisation is associated not only with the secularisation of peoples, but also with their despiritualisation and loss of values. The second destabilising aspect is the depoliticisation of society, as we increasingly govern ourselves less in terms of peoples and the individuals who comprise them, and more according to the systems which govern flows of capital. The marginalisation of the opportunity to think – to think differently –, the absence of interculturalism and interdisciplinarity, and the decline in the human and social sciences are the third disturbing aspect of the present world order.

In this context, sensitive, thoughtful and reasonable individuals and peoples must not yield to the international lack of direction and disorder, as nothing less than the future of the world is at stake. In this regard, the Mediterranean peoples have a major role to play in the creation of a new world in which peoples open up to each other and establish harmonious relationships from the point of view of logic, justice and meaning.

Keywords

justice, meaning, dialogue, standardisation, modernity, values, interculturalism

Tous les peuples aspirent à la justice, au progrès et à la paix. Cependant, le chemin pour y parvenir est long et difficile. Aujourd'hui le monde entier semble vivre une grave crise de références, de valeurs et de droits. Les espoirs déçus au regard des dérives du progrès et de la modernité sont symboliques de l'état d'esprit dans lequel se trouve l'humanité. Certes des avancées décisives sur nombre de plans ont été enregistrées, notamment scientifiques, techniques et sociaux. Cependant, dominent les inégalités, les fractures, l'intolérance, la loi du plus fort. Il y a de moins en moins de gens heureux et de plus en plus de gens qui souffrent, agressés et perdus. Trois dimensions essentielles sont les fondements du bonheur, ou simplement du progrès : la logique, la justice et le sens. Si pour le premier point, la logique, il y a des acquis inestimables qui ont permis l'élévation de la condition humaine, grâce à la recherche en sciences de la vie, exactes et technologiques, par contre pour les deux autres points, justice et sens, les insuffisances et les contradictions restent importantes. Le savoir moderne a encore bien du travail. Il nous faut, en conséquence, être modestes et humbles, et ne pas s'imaginer avoir seuls les clefs du progrès. L'état du monde contredit nos prétentions. Comme dit José Ortega y Gasset : « aujourd'hui l'homme échoue parce qu'il ne peut rester au niveau des progrès de sa propre civilisation », nous avons besoin d'alliances et d'échanges.

Les gens du savoir et de la connaissance sont interpellés. Quels sont les valeurs, les repères et le sens qu'il faut donner à la vie ? Quel est le projet de société valide où la logique, la justice et le sens sont en cohérence et répondent aux aspirations des gens ? Comment apprendre à vivre de manière équilibrée, ensemble, dans le respect de la différence ? Alors que notre monde actuel est marqué par la perte de sens, les injustices, la violence aveugle, la complexité, les contradictions et des métamorphoses incontrôlées, qui peut nous éclairer ? Penser ensemble, travailler ensemble, pour apprendre à vivre ensemble est une voie d'avenir. Face aux incertitudes et aux risques de l'existence, rien n'est donné d'avance. En conséquence, rien ne doit être négligé ou ignoré, encore moins ce qui permet de s'élever vers et par l'Ouvert. Les débats entre philosophie et religion, raison et foi, spécificité et universalité, modernité et tradition, font jaillir la question de la validité de la vérité universelle et celle de l'autonomie de la raison. Comment se mettre d'accord sur des normes universelles communes et se préserver de l'influence des mythes et des illusions ? Comment vivre raisonnablement ? Comment assurer l'harmonie entre l'ancien et le nouveau, entre la logique et le sens ? En somme comment atteindre l'universel ? L'universel est possible. Il s'est réalisé hier, pour la philosophie arabe et la théologie, par exemple, avec Averroès, Maimonide, Raymond Lulle, Jean d'Avila et d'autres dans la vie en société. Temps qui a eu ses heures de gloire en Andalousie, au pays des royaumes de Catalogne et d'Aragon, au Maghreb, en Bosnie, en Sicile, à Tachkent, au Mali et dans d'autres contrées où la pluralité et le droit

à la différence étaient naturels. La nécessité de saisir la question de la relation et l'ouverture à l'autre, sans laquelle il n'y a pas d'universalité, est urgente. Personne n'a le monopole de la vérité. La politique et, partant, la relation à l'autre différent dans la Cité ont retenu l'attention de la pensée, d'une manière singulière, pour rechercher le vrai à travers le débat et les échanges. D'Aristote — « L'homme heureux a besoin d'amis » — à Averroès — « L'homme a besoin de l'autre pour acquérir la vertu. C'est pourquoi il est un être politique par nature. » —, la pensée méditante a précisé l'importance du dialogue, de la coexistence, du lien entre les deux niveaux, le particulier et l'universel, le rapport avec l'autre différent. En islam, par le témoignage, la *schahada*, le musulman est un témoin parmi les autres êtres humains, il ne peut se dérober à chercher à vivre avec les autres, c'est la condition de validité de la foi toute la vie. C'est un engagement, une responsabilité, une marque d'inconditionnalité qui débute par la négation et le refus (le *la*) de toutes conditions d'intolérance, de fermetures, d'idolâtrie et de références relatives. Hier, sur cette base, des penseurs arabes classiques se souciaient des questions de sens et de justice. Il s'agit d'ouvrir l'horizon, pour accueillir le tout Autre et l'autre. Tout comme des penseurs catalans, andalous et d'autres penseurs des belles régions de la péninsule Ibérique ont cherché à prendre en considération la question de la justice et le sens, comme Jean Louis Vives et Miguel de Unamuno. Dans la fidélité à l'ouverture à l'autre, on peut aujourd'hui affirmer qu'on ne comprendrait rien à la vie si on opposait ou confondait la raison et la religion, soi-même et l'autre, le sens et la logique, le même et le différent. Opposer sans nuances, confondre sans retenue, voilà qui n'est pas objectif et mesuré.

Des penseurs arabes majeurs, comme Averroès, n'ont pas évité le problème de la cité politique, en ne s'intéressant qu'à la seule métaphysique et à quelques thèmes de moralité idéale sans conséquences directes sur le problème politique et éthique du rapport à l'autre. « L'interprétation vraie, nous dit Averroès », en faisant allusion à un verset du Coran, « est le dépôt dont fut chargé l'homme. » L'exercice de la raison est incontournable, reste à écouter l'autre, à comprendre les autres cultures. La vérité est rarement dans A seulement, ou dans B, mais dans le lien et le rapport entre A et B. La différence, la distance, le rapport sont les lieux qui appellent à l'exercice de la pensée, une lecture susceptible de nous aider à saisir le sens de notre humanité une et de notre destinée plurielle. Là-dessus, le Coran, par exemple, ne s'adresse pas seulement au croyant, au musulman, au monothéiste, mais à l'Homme, à l'être humain ; la visée est sans ambiguïté : toute l'humanité est concernée. Sans le rapport à l'autre la vie perd de son sens. D'où que le mot final du Coran est celui de *Nass*, l'humanité, les gens. Le problème aujourd'hui réside dans le fait que des interprétations idéologiques et fermées de la révélation contredisent le sens du texte. Tout comme la philosophie grecque se trouve de plus en plus marginalisée par des considérations commerciales et de puissance. Résultat, ni la vie

au sens abrahamique et spirituel, ni la vie au sens humaniste et philosophique ne dominant. La question se pose de revenir à une réflexion sur le sens de la vie, ouverte, cohérente et juste. Recherche à la fois libre et respectueuse du droit à la différence.

Averroès a démontré la nécessité de reconnaître que le fait de penser ne devait souffrir aucune limite préalable et, en même temps, que la relation avec les autres différents était la condition incontournable de la recherche de la vérité : « Ce serait un devoir pour nous de commencer par l'étude et, pour le chercheur suivant, de demander secours au précédent, cela jusqu'à ce que la connaissance fût parfaite [...] Il est clair que c'est un devoir pour nous de nous aider dans notre étude de ce qu'ont dit, sur ce sujet, ceux qui l'ont étudié avant nous, qu'ils appartiennent ou non à la même religion que nous [...] Il suffit qu'ils remplissent les conditions de validité. » La mondialisation, qui est uniformisation et imposition d'un seul modèle informe, pose le problème de la validité universelle. Il nous faut retrouver un universel commun, une nouvelle civilisation qui nous fait défaut aujourd'hui. Les conditions de validité, d'accès à l'universel, c'est encore, de nos jours, le problème des problèmes. En cherchant à cerner la question du rapport à l'autre, de l'étranger, de la différence des valeurs, des noms et des lieux de chacun, la pensée moderne devrait avoir pour souci de cerner la question de la validité universelle et, par là, le dépassement des antagonismes produits par les différences entre les civilisations, les cultures, les religions. En traitant du rapport entre philosophie et religion, on ne doit pas chercher seulement à les accorder, comme la tradition et l'orientalisme le répètent. Il y a là un moment majeur de la pensée confrontée à la difficulté de la validité de la vérité : « La vérité ne saurait être contraire à la vérité ; elle s'accorde avec elle et témoigne en sa faveur » proclame Averroès. L'accès à la vérité universelle passe par une sorte de comparution devant l'autre, le même, le différent. N'est pas universel qui veut. La pensée de l'ouverture remet en cause ceux qui imposent des conditions, pratiquent la fermeture, l'opposition et le rejet, et ceux qui se complaisent dans une prétendue conciliation qui n'assume pas la cohérence universelle. Les termes décisifs, comme chez Averroès, sont les verbes lier, joindre, mettre en rapport (*wasl*), et distinguer, séparer (*fasl*). Il s'agit bien de mettre en rapport, de distinguer sans opposer, ou de joindre sans confondre, l'autre et moi, le temporel et le spirituel, la raison et la foi, tout ce qui, dans l'articulation, peut faire sens, pour aboutir à une forme d'inconditionnalité qui reconnaît que j'ai besoin de l'autre et ne nie pas que personne n'a le monopole de la vérité. Reste évidemment à ne pas être otage de l'autre. Donc pratiquer l'ouverture à l'autre et la vigilance.

L'acte de penser a pour tâche de prendre conscience simultanément de ces mouvements de l'ouverture à l'autre, de mettre en relation, de manière à garder une perspective objective. Le penseur objectif ne peut que considérer que s'ouvrir à l'autre sans condition et sans préalable est le bon moyen de connaître les créatures : par l'œuvre d'art, on connaît l'artisan. Il s'agit de

permettre à chacun de dépasser les limites et les conditions imposées par la subjectivité et les égoïsmes aveugles. La pensée objective invite à la connaissance rationnelle, raisonnable, sans prétentions démesurées, pour que les humains correspondent, dans la mesure du possible, à ce qui est requis d'eux. La pensée objective, méditante et non calculante, nous manque, elle est plus que jamais d'actualité. Elle peut nous aider à faire face à la difficulté complexe du comment vivre ensemble de manière responsable.

Raisonnement ce n'est point abdiquer ou renoncer au mystère, c'est au contraire accueillir le risque du vivre, l'étrangeté de la vie, de manière responsable, en faisant le lien. Une raison qui n'est pas hospitalière, qui ne fait pas le lien, est en rupture, à la fois, avec ce qui est requis par la raison d'une part, et d'autre part, par les valeurs de l'esprit. D'Aristote à Heidegger, en passant par Averroès et José Ortega y Gasset, la pensée méditante avait pour souci de maintenir vivant un point de contact entre la raison et la foi, sans jamais les confondre. Il s'agissait de conjoindre la singularité, la différence et le même. La foi comme acte de confiance et l'acte de raisonner comme risque que l'on doit prendre pour assumer la vie. En cette sombre époque, où l'on veut mettre l'accent sur la propagande du choc, nous isoler, nous opposer, comme diversion aux problèmes de fond, apprendre à vivre ensemble dépend de notre capacité à penser ensemble. Certains, par peur du déraisonnable, préfèrent s'appuyer sur la foi seule, d'autres par peur de l'obscurantisme et du fanatisme refusent le point de vue de la foi et s'appuient sur la raison seule. En ces temps de désorientation, il nous faut revenir au dialogue, au débat et au respect de la différence. Le point central réside dans le fait qu'il nous faut reconnaître que la liberté est le fondement de l'existence. Reste à ne pas croire que faire tout ce que l'on veut, sans tenir compte de quoi que ce soit, serait la liberté. Le savoir et la connaissance ont pour tâche de nous aider à avoir un comportement qui mène à la responsabilité et à l'épanouissement et non à des impasses et à la rupture de tous les liens, sous prétexte d'émancipation. Il nous faut aussi reconnaître qu'il y a lieu de ne pas confondre les différentes dimensions de la vie, le privé et le public, le spirituel et le temporel, le spécifique et le général. Il faut les distinguer. Mais il faut aussi comprendre qu'il n'y a pas lieu de les opposer, au point de déséquilibrer la vie. En conséquence, il y a lieu de faire un constat. Quels sont les dérives, les défis et les incertitudes qu'il nous faut cerner et dénoncer, en vue de tenter d'énoncer de nouveaux concepts et de nouveaux horizons pour l'avenir ? Quels sont, donc, les risques et les opportunités que la crise des valeurs, les dérives de la modernité et de la mondialisation font peser sur notre avenir ?

Premièrement sur le plan du sens de la vie et de la mort, le premier point inquiétant est d'ordre spirituel ; pour qui adhère à une grille de lecture qui fait place aux valeurs de l'esprit ou au sentiment religieux de la vie et de la mort, la mondialisation marginalise le champ de la vie. La spiritualité est sortie de la vie,

malgré le retour apparent des revendications religieuses, exprimées souvent de manière rétrograde et passéiste. Il y a de moins en moins de liens possibles entre la conception du sujet ou du citoyen moderne qu'implique la mondialisation, d'une part, et le sens de la vie religieuse auquel les peuples monothéistes en général, et musulmans en particulier, sont attachés, d'autre part. Ce n'est certes pas la fin du monde, mais c'est la fin d'un monde et il nous faut le comprendre et l'assumer pour tenter d'en inventer un autre qui échappe à toute fermeture et idolâtrie. La mondialisation du capitalisme produit une laïcité outrancière ; la pratique de la religion et les valeurs spirituelles abrahamiques sont remises en cause. Ce ne sont plus des références morales qui gouvernent le monde, comme l'a fait, durant des siècles, le monothéisme, mais une rationalité coupée du sens. Dans cette ambiance d'épuisement, sans racines ni fondements, il est vrai, les groupes prétendent religieux, fanatiques et identitaires, prolifèrent, s'efforcent de s'exprimer en conformité avec la science et, éventuellement, influencent l'idéologie dominante néo-libérale ; mais tout cela se fait dans une sorte de vide et au détriment de la morale, du spirituel authentique et de l'humanisme. L'harmonie, la cohérence, la complémentarité entre le croire et le vivre, les rapports ouverts au temps et à l'espace, à l'au-delà du monde, à l'invisible, au mystère de la vie, semblent s'éloigner chaque jour un peu plus. La sécularité, c'est-à-dire la distinction entre les différents secteurs de la vie, temporel/spirituel, public/privé, nature/culture est un passage obligé, une opportunité réelle de se libérer, une forme de conduite compatible avec les vraies valeurs spirituelles ; pour accéder au progrès et à l'universel moderne. En revanche, leur séparation radicale, la rupture définitive, la marginalisation des valeurs religieuses, l'opposition entre la logique de la raison et le sens spirituel peuvent créer un déséquilibre fondamental de l'humain, qui conduit à la déspiritualisation, à la déshumanisation, à la désorientation, à la difficulté d'affronter les tensions, de maîtriser le rapport à soi-même, à l'autre, au monde. La difficulté s'aggrave quand, par réaction, par peur du changement et par crainte d'une activité illimitée de la raison, certains esprits étroits, tentés par la fermeture, confondent les deux niveaux de la logique et du sens. Il s'agit, au contraire, de distinguer, sans les opposer ni les confondre, la raison et la foi, la logique et le sens, le culturel et le naturel, le temporel et le spirituel. La situation nous oblige à revoir les liaisons entre les différentes dimensions de la vie. Non seulement la mondialisation ne se soucie ni de la question du sens ni des valeurs culturelles et religieuses, mais elle tend aussi à rendre inopérantes toutes les cultures, toutes les religions et toutes les idéologies – rien n'est épargné – en en faisant des pratiques sans effet sur la marche du temps. C'est sur ce point précis que la réalité est cruelle et que se profilent de lourdes menaces, mais aussi la possibilité de se remettre en cause. Tout en étant, contrairement aux préjugés, originellement séculiers et peuples de la ligne médiane, par essence, par nature, les musulmans, par exemple, tentent de résister

à la rupture, à la dichotomie, à l'opposition entre le temporel et le spirituel. La marginalisation des valeurs spirituelles, démarche d'allure faustienne, les musulmans la perçoivent comme une dérive de la modernité et de la mondialisation. Ni confusion ni opposition, tel est l'enjeu que les êtres soucieux d'équilibre et attachés aux valeurs de l'esprit ne veulent pas perdre de vue. D'autant que l'être musulman, par exemple, n'est pas un simple type anthropologique, ni une simple humanité naturelle. Il dispose de valeurs qui lui ont permis de vivre, pendant plus de mille ans, relativement en conformité avec son essence : une capacité à faire histoire, une historicité véritable, et non pas seulement une sorte d'histoire naturelle. L'islam a produit du sens scientifique, objectif, théorique ; en somme, il a contribué à orienter l'humanité vers le vrai. Aujourd'hui, la mondialisation, ce n'est pas simplement la sécularisation comme mouvement positif, mais la déspiritualisation, la désignification du monde et de la vie. Cela pose problème pour tous les croyants du monde et en particulier les musulmans attachés à un sens spirituel de la vie. Reste à ne pas confondre les actions politiques archaïques ou criminelles de certains qui se réclament de l'islam, régimes ou groupes, alors qu'en vérité ils sont l'anti-islam.

Deuxièmement, sur le plan politique, le problème de la modernité telle que vécue actuellement et la mondialisation, c'est le fait que le corps social est essentiellement perçu comme un corps productif, soumis aux seuls intérêts des détenteurs de capitaux. Ce risque de dépolitisation de la vie est sans précédent : il remet tout bonnement en cause la possibilité de faire l'histoire, d'être un peuple responsable au sens noble du mot, c'est-à-dire capable de décider, de résister au nom de la liberté, d'avoir ses raisons et d'avoir raison, de donner force et réalité à un projet de société choisi après débat. Dans le monde développé, en effet, en dépit des apparences, des débats démocratiques, de la légitimité des institutions, de la prédominance des droits de l'homme, de la libre entreprise, de la prolifération des normes juridiques, y compris au niveau supra-étatique, la possibilité d'exister en tant que peuples et citoyens responsables et libres, participant à la recherche collective et publique du juste, du beau et du vrai, semble de plus en plus hypothéquée et problématique. L'avenir dépend de moins en moins de la décision de chaque citoyen, et toujours davantage des systèmes qui régissent les capitaux. Des centres de décision lointains choisissent à la place des gens concernés. Ces changements sont si lourds qu'on se tromperait sans doute si, examinant l'état des libertés dans le monde, on n'y voyait pas la raison majeure de situations sociales comme le chômage, mais aussi la permissivité, le laxisme, le trop de libertés, le libertinage, le libéralisme et les perversions en tout genre. Reste que, même si la démocratie c'est « chacun fait ce qui lui plaît », le résultat peut inquiéter et poser un sérieux problème. Nous sommes conscients que nous nous heurtons au caractère particulièrement problématique de ces questions. Le monde dominant est celui du marché, pas des valeurs humaines, cultu-

relles ou spirituelles. L'hégémonie devient celle de la loi du plus fort et du plus riche. Les mouvements qui recherchent une autre mondialisation et plus de justice, d'autonomie, de leur région ou personne, sont conscients des injustices et des déséquilibres. Si la démocratie est effective en Occident, quel sens a-t-elle si la liberté, les droits et le savoir n'y sont pas partagés dans les relations avec d'autres peuples ? La liberté en partage, c'est le but de la vie dans la Cité du monde. La mondialisation et les relations internationales sont bien loin d'être démocratiques ; la conséquence, c'est que nous n'avons d'existence politique ni au sens grec ni au sens spirituel. Par-delà les incertitudes, la question du droit comme référence fondamentale dans les relations humaines et entre les peuples revient au premier plan de notre vie. Il y a un défi à relever, d'autant que c'est dans la perception du risque que peut croître ce qui sauve. La mondialisation qui dépolitise, impose la loi du fort et déresponsabilise nous oblige à revoir nos savoirs, nos connaissances et nos références. Apprendre à vivre ensemble est perturbé par des interférences multiples qu'il nous faut neutraliser et dépasser.

Troisièmement, sur le plan du savoir et de la connaissance, proprement dit, le troisième aspect inquiétant des dérives du désordre mondial actuel et ceux de la mondialisation est le fait qu'ils remettent en cause la possibilité de penser et de penser autrement. Certes, aujourd'hui, en terre de nombre de pays du Sud, pour des raisons conjoncturelles, la possibilité de penser librement est déjà réduite. Mais la mondialisation, qui se définit par son caractère techniciste, aréligieux, capitaliste, vise à maîtriser toutes les choses de la vie par l'exploitation des résultats des sciences exactes, appréhendées comme les seules qui soient pertinentes pour la logique du développement. Malgré la floraison des arts et de la culture, ces joyaux de l'Occident, le savoir moderne privilégie, comme outils de connaissance, la technique, la mathématique et ses applications, et les fait servir à la logique du marché. Cela aboutit progressivement à la marginalisation de la pensée, de la critique objective, de la pluralité vitale pour corriger l'absence d'horizon, les déviations et les incohérences, pour décider librement des objectifs de la recherche et donner forme à l'existence et au monde. La dévitalisation ou la récupération des sciences humaines et sociales, l'absence de l'interculturel et l'interdisciplinarité, la faiblesse des traductions de la culture de l'autre, sont le reflet de cette marginalisation. Dans un passé récent, le fascisme, le nazisme, la Seconde Guerre mondiale, le stalinisme et le goulag, le colonialisme ; aujourd'hui les nouvelles formes de domination fondées sur la loi du plus fort, le non-droit au service de centres de pouvoirs qui cherchent à mettre le monde entier *under control*, en somme le terrorisme des puissants, mais aussi le terrorisme des fanatiques et des faibles, sont-ils des accidents de parcours du monde moderne ou sa vraie nature ? Même si tout ne peut être ramené au sens, bien peu d'activités offrent aujourd'hui un horizon de logique, de justice et de sens. Le travail de la raison, qui est pourtant la clé

qui permet de sortir de la simple survie, ne semble plus favoriser l'épanouissement et le respect de la différence. La domination de l'argent et l'ignorance semblent plus forts. Apprendre à vivre ensemble doit commencer par l'interconnaissance.

Nul besoin d'ajouter un couplet à la complainte sur la décadence, sur la crise, sur les dérives ; malgré des progrès évidents, le désordre du monde moderne est aveuglant. La mondialisation qui empêche vraiment de nous connaître et d'accepter la différence, malgré les progrès des nouvelles technologies, déshumanise et se veut totale. Elle cherche donc une mobilisation totale, même si ce totalitarisme ne se présente plus sous sa forme brutale de naguère. Il s'agit pour elle de modeler tous les systèmes – éducatifs, culturels, sociaux – sur les seuls besoins des entreprises commerciales et au profit d'une minorité : « Le processus infini d'accroissement de la production a désormais franchi la limite au-delà de laquelle il n'est plus possible pour lui de dissimuler le besoin de totalité qui lui est inhérent. » nous dit à juste titre un philosophe. Mondialisation, totalisation : nous sommes engagés dans ce processus ; chacun est face à ses responsabilités, nous sommes tous fragilisés et incompris. L'individu moderne ne sait plus comment fonder la validité de ses actes et de ses projets ; pas plus qu'il ne sait agir sur les événements, se faire comprendre, décider de son avenir, vérifier ce qui est bon et utile pour lui et pour sa société. Déraison, dépolitisation, déspiritualisation, trois figures du non-monde ou d'un monde sans horizon qui se profile. Solitude dominante, solidarité réelle absente. On assiste comme impuissant à des situations incontrôlés ou injustes.

Pourtant, un être sensé ne peut se passer de vivre selon sa conscience, ne peut pas se passer des justifications fondamentales, du raisonnement, de l'acte de penser, du rapport à l'ouverture et à l'universel. À cause des risques des dérives de la mondialisation et des réactions aveugles de repli sur soi, il nous faut garder le cap sur les opportunités, et l'avenir, œuvrer ensemble, et non point séparément, dialoguer pour réinventer, dans tous les domaines, de nouvelles articulations et des synthèses inédites. La mondialisation a pour avantage de mettre à nu toutes nos actions, les bonnes comme les mauvaises, de les mettre au vu et au su de tout le monde ; c'est un atout qui doit nous permettre de ne plus nous illusionner ou de feindre la neutralité, mais de pratiquer l'autocritique et de penser ce qui ne se soumet plus d'avance, l'avenir. La situation est sans précédent, c'est le vaste, c'est l'imprévisible qui commande nos destins. Il est vrai que le monde moderne ne nous permet plus de recevoir de l'Histoire, comme autrefois, notre sens ; que la libération de l'existence, en cette époque sombre, se fait d'une manière terriblement risquée : tout cela, nous devons l'assumer, car nous pouvons encore décider que le temps de notre vie, c'est le nôtre, et qu'il n'est jamais donné, qu'il n'appartient ni à une tradition fermée, ni à une autorité centrale, ni au marché-monde. À partir de l'espace euro-méditerranéen, où se joue l'avenir du monde, un réseau des réseaux, une association des associations, même informelles, de

chercheurs, d'éveilleurs de conscience, peut voir le jour. La mondialisation, par les nouvelles technologies de l'information, c'est aussi la possibilité de créer de nouveaux liens, de se mettre en rapport avec tous ceux qui sont épris de justice et s'engagent à rechercher le beau et le vrai de manière publique et commune. Penseurs, intellectuels, praticiens du monde entier peuvent travailler ensemble, afin que le dialogue prime, que l'inquiétude se transforme en espérance, et que le règne de la quantité, du profit pour le profit, du nouveau cannibalisme, de la jouissance à tout prix, ou du fanatisme et du racisme, ne l'emporte pas sur la vie. L'Université Ouverte de la Catalogne, comme d'autres établissements de cette nature, sont des fenêtres ouvertes sur le monde, des ponts que nul ne peut détruire.

Nous n'en sommes plus à « Prolétaires de tous les pays unissez-vous ! » ni à « Croyants de toutes les religions faites front ! », dimensions qui peuvent encore être utiles, mais surtout au plus simple, au plus vital du dénominateur commun : « Humains de tous les horizons, soucieux de liberté, de justice et de sens, soyez

solidaires ! ». Inquiets peut-être, mais foncièrement humains, assoiffés de savoir, ouverts au vivant et à la générosité, nous ne pouvons démissionner, c'est-à-dire nous enfermer dans une seule voie. Le poète ne nous exhorte-t-il pas aussi à vivre selon « le dur désir de durer » ? Et le maître de l'illumination, Ibn Arabi, de lancer à nos êtres égarés ou hésitants : « Ô toi qui cherches le chemin qui conduit au secret, reviens sur tes pas, car c'est en toi que se trouve le secret tout entier. »

Méditerranéens, humblement attachés à la réflexion, à la raison raisonnable, citoyens du monde et héritiers de « l'esprit de la Catalogne et de l'esprit de l'Andalousie », nous devons refuser d'admettre que soit venu le temps où il ne nous resterait plus qu'à garder le silence. Le plus grand danger, c'est la lassitude. Il n'est pas trop tard pour être à la hauteur de l'exigence, pour penser et apprendre à vivre ensemble. L'orientation est en nous ; elle n'appartient à aucune géographie, à aucune idéologie, à aucune frontière, c'est notre volonté sereine, notre force indépassable : l'ouverture à l'autre.

Citation recommandée

CHERIF, Mustapha (2006). « Apprendre à vivre ensemble ». UOC Papers [leçon inaugurale en ligne]. N° 3. UOC. [Date de consultation : jj/mm/aa].
<<http://www.uoc.edu/uocpapers/3/dt/fra/cherif.pdf>>



Cette création est régie par la licence Paternité – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification 2.5 Espagne de Creative Commons. Vous pouvez copier, distribuer et communiquer cette création au public à condition d'indiquer le nom de l'auteur et la revue qui la publie (UOC Papers) ; n'en faites pas un usage commercial et ne la modifiez pas. Vous pouvez consulter la licence complète sur : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.5/es/deed.fr>



Mustapha Cherif
Philosophe
Professeur à l'Université d'Alger
mustaphacherif2002@yahoo.fr

Docteur d'État ès Lettres en Philosophie, Mustapha Cherif est un penseur algérien à la culture universelle, figure de proue de la nouvelle génération d'intellectuels soucieux de contribuer au *vivre ensemble* et d'allier authenticité et progrès. Cherif est professeur à l'Université d'Alger ; professeur à l'Institut d'Études Diplomatiques et de Relations Internationales ; recteur et fondateur de l'Université de la Formation Continue ; professeur invité au Collège de France, Paris (2004) ; ancien ministre de l'Enseignement Supérieur et ambassadeur d'Algérie au Caire.

Mustapha Cherif est auteur des œuvres suivantes :

L'Islam, tolérant ou intolérant ?, éditions Odile Jacob, Paris, 2006.

Traité d'amitié algéro-français, un précurseur, Jacques Berque, avec Jean Sur, éditions Mettis, Paris, 2005.

Islam et modernité, éditions Dar el Shourouk, Le Caire, 1999 et Enag, Alger 2000.

L'Islam à l'épreuve du temps, éditions Publisud, Paris, 1991.

Culture et politique au Maghreb, éditions Maghreb Relations, Alger, 1989.

Islam Occident, entretien avec Jacques Derrida, éditions Odile Jacob, Paris [en presse].

Page personnelle :

www.mustaphacherif.com

Contrepoint

Xavier Rubert de Ventós

Je pense que la culture pourrait être définie comme la *déférence envers la différence*, comme la capacité de respecter des croyances ou des expériences différentes des nôtres, sans tenter de les nier, évidemment, ni de les assimiler pour en faire des « visions partielles » d'une Vérité avec un V majuscule que nous – en ligne directe avec Dieu ou nous ne savons qui – possédons en exclusivité. La leçon inaugurale du professeur Mustapha Cherif est un émouvant plaidoyer en faveur de ce sol unique et mythique, d'où surgissent la foi et la raison que les idéologues des deux religions – musulmane et chrétienne – ont tenté de segmenter et que nous pouvons récupérer au moyen du dialogue, et uniquement par le dialogue.

Pour commencer, j'ajouterais deux annotations que, depuis notre pays, nous pourrions faire à la conférence du professeur Cherif.

1. En catalan, le verbe *parler* se dit *enraonar*, c'est-à-dire mettre les raisons en commun. Ainsi, le dialogue proposé par le professeur Cherif s'inscrit tout naturellement, sémantiquement, dans notre langue.
2. Le message du professeur Cherif peut être résumé par les magnifiques vers d'Antonio Machado :

Ta vérité ?

Non. Garde-la-toi.

La vérité, nous allons la chercher ensemble.

Il est certain, comme le suggère le professeur Cherif, que de Llull aux grands penseurs musulmans du Xe au XIIIe siècle (Al Farabi, Avicenne, Averroès, Al Gazali), de grands efforts ont été déployés pour suturer la foi et la raison, *mythos* et *logos*, la sensibilité et l'intelligibilité. Curieusement, c'est Habermas, philosophe typiquement moderne, qui propose de poursuivre aujourd'hui cette lutte pour l'unité.

Selon lui, « si l'interjeu et l'articulation entre la sphère cognitive, la sphère pratico-morale et la sphère expressive-esthétique sont niés ou exclus, il deviendra extrêmement difficile de

surmonter la codification sociale en reliant de façon unilatérale la vie à l'une de ces sphères intellectuelles qui, de par leur spécialisation très pointue, englobent d'une certaine manière la coercition sociale. »

Voici une importante analogie entre Habermas, le Pape Benoît XVI et le professeur Cherif dans leur souhait commun d'une vérité non-scindée érigée comme défense face à ce qui est appelé le « fondamentalisme laïciste », un fondamentalisme simplifiant au maximum le passage du caractère « weberien » de la légitimation théocratique à la légitimation bureaucratique :

La raison et la foi, le public et le privé,
bien séparés et tout va pour le mieux.

Cette position oubliée, à mon avis, que la raison ne peut se libérer facilement du mythe ou de la croyance précisément parce que, comme le pressentait Henry Bergson, ceux-ci ne sont pas *antérieurs* à la raison mais ont surgi *à partir d'elle*, pour remplir le vide dans lequel se trouvait plongé l'animal le plus *sapiens* de l'histoire, avec le sentiment d'une conscience individuelle angoissante, abandonnée et non solidaire.

Je suis tout à fait d'accord sur le fait que nous ne pouvons pas nous contenter d'un libéralisme pétri d'autosatisfaction, d'une *opinion liquide* qui s'adapte à tous les temps et aux moyens qui la véhiculent. Je pense néanmoins que nous ne pouvons pas non plus nous installer dans la *stupidité solide* d'un dogmatisme qui ne se laissera jamais prendre à rebours et qui, incapable de développer cette déférence envers la différence, menace aujourd'hui de polariser les opinions et de diaboliser la dissidence, pour terminer par dynamiter le monde entier.

En effet, il me semble qu'un aspect de la généreuse proposition du professeur Cherif (et d'Antonio Machado) est particulièrement difficile à mettre en pratique. Il s'agit du dialogue entre ceux qui pensent que la liberté peut nous conduire finalement à la vérité, que le pluralisme et la « falsifiabilité » de Popper sont le chemin inexcusable vers toute certitude non dogmatique, et

que le fruit le plus précieux de la démocratie consiste à reconnaître, comme le disait E. Nicol, que « la seule vérité politique est la pluralité des vérités politiques », et entre ceux qui croient que « la vérité nous rend libres » et que le marché dissolu des opinions actuelles vise uniquement à légitimer l'oppression des pauvres et « le libertinage, le libéralisme et les perversions en tout genre » vers lesquels nous conduit inexorablement, selon le professeur Cherif, la moderne *rationalité coupée du sens*, cette dichotomie à laquelle s'affrontent courageusement le christianisme et l'islamisme orthodoxes.

Mais je me demande s'il est toujours bon de surmonter la séparation entre foi et raison, vérité et vie, sensibilité et entendement, savoirs et croyances, éthique et esthétique, public et privé. Je me demande également s'il est toujours sain de récupérer l'« unité originnaire » mythique pour réunir une fois de plus – comme dans un *fascio* – ces frères séparés, ces enfants prodiges du mythe que sont la science, la morale, la religion ou l'art ?

À mon avis, toutes les formes modernes de fondamentalisme ou de terrorisme (je me réfère ici autant au fondamentalisme institutionnel et puissant qu'au fondamentalisme populaire et nécessaire) présentent comme base commune la prétention de vouloir surmonter notre modernité scindée par la récupération volontariste d'un ordre social organique et intégré. Et je pense également que la tentative de conciliation proposée courageu-

sement par le professeur Cherif doit être fondée sur une compréhension distincte (et une évaluation positive) de cette modernité plurielle, excentrique, inorganique et désarticulée.

Je continue néanmoins à penser qu'une attitude politique alternative ne peut qu'être fondée sur une compréhension et une évaluation différentes de cette modernité plurielle, excentrique, désarticulée et inorganique, c'est-à-dire sur une compréhension qui établisse et reconnaisse : 1) l'*existence* de cette diversité et de cette désarticulation comme une caractéristique de notre condition ; 2) la *valeur* de cette diversité et les nouvelles possibilités qu'elle offre, et 3) la *nécessité opérationnelle* ou fonctionnelle – mais en aucun cas substantive ou structurelle – d'une certaine cohérence « mythique » qui, sans viser à nier ou surmonter cette scission, mais uniquement à permettre à ses éléments de coexister, rechercherait tout au moins leur équilibre et leur viabilité.

Dans l'attente qu'un Kant ou un Averroès moderne nous oriente sur ce chemin escarpé, le message de la leçon inaugurale du professeur Cherif est un encouragement que l'UOC apprécie et dans lequel elle dépose tous ses espoirs.

Xavier Rubert de Ventós
Professeur à l'UOC